

8. L'ÉVALUATION PAR CONTRAT DE CONFIANCE POUR AMÉLIORER LA CONFIANCE À L'ÉCOLE

André
ANTIBI

Professeur des
universités,
inventeur du concept
de « Constante
macabre »

andre.antibi@gmail.com

Avec
les témoignages de

Gérard Corinne
LAUTON OTTOMANI

1. POUR DE MEILLEURES RELATIONS PARENTS-ÉCOLE

L'orientation des élèves est souvent à l'origine d'un manque de confiance entre les parents d'élèves et les professeurs. Les conseils, ou les décisions, concernant l'orientation des élèves ne sont pas toujours compris et acceptés par les parents. Dans ce contexte, l'évaluation joue un rôle très important. Une note est-elle toujours représentative du niveau réel d'un élève ? Pourquoi un changement de classe ou de professeur peut-il être à l'origine d'une baisse de niveau de ces enfants ?

Ce type de questions est légitime ; en effet, de nombreuses études, en docimologie par exemple, peuvent justifier l'inquiétude de tels parents. Le dysfonctionnement que nous présentons ci-dessous, la constante macabre, peut également justifier de

telles préoccupations. En effet, comme on va le voir, ce phénomène est souvent à l'origine de l'échec scolaire artificiel de nombreux élèves.

AMÉLIORATION DU CLIMAT DE
CONFIANCE ENTRE ÉLÈVES ET
PROFESSEUR, AMÉLIORATION
DE LA CONFIANCE EN SOI DES
ÉLÈVES, INCITATION AU TRAVAIL

Le système d'évaluation par contrat de confiance (EPCC), beaucoup plus juste, améliore sensiblement une telle situation car il permet de supprimer la constante macabre. Un tel système a d'autres avantages importants, notamment : amélioration du climat de confiance entre élèves et professeur, amélioration de la confiance en soi des élèves, incitation au travail.

Concernant les relations Parents-École, citons un extrait du témoignage de Florence Robine, Directrice Générale de la DGESCO, qui figure dans le livre « Pour des élèves heureux en travaillant, ou les bienfaits de l'évaluation par contrat de confiance » : «... L'autre bénéfice intéressant (de l'EPCC) est celui d'une amélioration réelle de la qualité de la relation école parents. Une certaine confiance retrouvée, un contrat clair partagé avec les familles où chacun voit sa place clairement explicitée, et ses compétences reconnues, en sont sans doute la clé... »

2. LA CONSTANTE MACABRE

De quoi s'agit-il?

Imaginez un professeur excellent avec des élèves excellents. Si dans un tel contexte, toutes les notes sont bonnes (elles devraient l'être bien sûr), le professeur est montré du doigt, et est considéré comme un professeur laxiste, voire pas très sérieux. Les parents d'élèves et les élèves eux-mêmes suspecteraient a priori un professeur d'une matière importante dont la moyenne de classe serait souvent de 15 ou 16 sur 20.

Ainsi, sous la pression de la société, les enseignants semblent obligés, pour être crédibles, de mettre un certain pourcentage de mauvaises notes, même dans les classes de bon niveau : une constante macabre en quelque sorte.

J'insiste sur le fait qu'il s'agit d'un phénomène de société dont les enseignants ne sont évidemment pas les seuls responsables.

Il y a quelques cas où ce dysfonctionnement existe peu ; par exemple dans les matières considérées, à tort, comme secondaires (musique, arts plastiques, éducation physique et sportive), dans l'enseignement professionnel. Ces exceptions sont encourageantes car elles montrent que la constante macabre n'est pas liée en profondeur à la nature des français, puisqu'il suffit de changer de matière pour ne plus la rencontrer.

LES ENSEIGNANTS
SEMBLENT OBLIGÉS,
POUR ÊTRE CRÉDIBLES,
DE METTRE UN CERTAIN
POURCENTAGE DE
MAUVAISES NOTES

Dans l'enseignement Primaire

Contrairement à ce que certains pourraient peut-être penser, la constante macabre existe déjà dans l'enseignement primaire. Plus précisément, les enseignants sont invités à mettre trois types d'appréciation, « acquis », « non acquis », « en voie d'acquisition ». Inconsciemment, ils se sentent obligés de mettre des élèves dans chacun des trois groupes pour avoir l'impression d'avoir évalué correctement.

À ce sujet, l'anecdote suivante peut avoir un caractère cocasse : trois inspecteurs de l'éducation nationale, convaincus de l'intérêt du combat contre la constante macabre, ont avoué au cours d'une de mes conférences qu'ils seraient très choqués s'ils inspectaient un professeur qui ne mettrait aucune appréciation « non acquis » à un contrôle...

Les enseignants en sont-ils conscients ?

Non, en général.

Moi-même, durant les vingt premières années de ma carrière d'enseignant, j'étais convaincu qu'un « bon » sujet d'examen devait donner lieu à une moyenne de 10 sur 20, quelles que soient les conditions de travail et les qualités de l'enseignant et des élèves. Or, avec une moyenne de classe de 10 sur 20, la moitié des élèves environ est en situation d'échec.

C'est aberrant, absurde, grotesque quand on en prend conscience, et pourtant cela est vrai. Une tradition ridicule qui se perpétue de génération en génération : il est très difficile de remettre en cause un système dans lequel on baigne.

Reconnaissance de l'existence de ce phénomène

Lorsque des explications détaillées leur sont données, les enseignants reconnaissent l'existence de ce dysfonctionnement. Plus précisément, après mes conférences sur ce thème, une énorme majorité d'enseignants (96%) reconnaît l'existence de ce phénomène, surtout lorsque j'explique comment nous faisons, inconsciemment, pour obtenir une telle constante : difficulté des questions, longueur du sujet, barème...

IL EST TRÈS DIFFICILE DE
REMETTRE EN CAUSE UN
SYSTÈME DANS LEQUEL
ON BAIGNE

Ce résultat encourageant a été obtenu par une enquête réalisée dans quinze académies auprès de 3020 enseignants à la fin d'une réunion sur ce thème à laquelle ils étaient tenus d'assister. Les enseignants interrogés n'étaient donc pas acquis, a priori, à « ma cause ».

Il est clair qu'une telle adhésion ne peut être obtenue après quelques minutes seulement de présentation de ce dossier ; il n'est pas facile en effet de prendre conscience que nous sommes des sélectionneurs malgré nous.

Pourquoi ce phénomène est-il inconscient ?

Je propose trois réponses possibles à cette question :

— *La tradition*

L'être humain n'aime pas ne pas faire comme tout le monde ; donc lorsqu'une situation existe, on la reconduit sans se poser de questions, tout bêtement en quelque sorte.

Certains aimeraient peut-être y voir des raisons hautement politiques ; je suis convaincu du contraire. Cette conviction est d'ailleurs étayée par l'origine des soutiens au mouvement contre la constante macabre : on y retrouve une très grande diversité de sensibilités, dans l'enseignement public et dans l'enseignement privé.

Pour illustrer le poids de la tradition, il suffit de penser à la valise à roulettes. Combien de temps a-t-il fallu attendre pour que l'on se décide à mettre des roulettes sous une valise ? Combien de visites chez le médecin de personnes souffrant de maux de dos après avoir porté une valise trop lourde ? Est-ce la faute à un gouvernement de gauche ? De droite ? À Mitterrand ? À Chirac ? Non ! La raison est toute bête : par tradition, on met des roues sous un chariot, ou derrière des chevaux, mais pas sous une valise. Et puis un jour, la tradition (heureusement) a changé ; on a osé mettre des roues sous une valise. À présent, si dans un aéroport ou dans un hall de gare quelqu'un se « casse-le dos » en portant une lourde valise sans roulettes, on le remarque et on le considère comme marginal...

IL N'EST PAS FACILE
EN EFFET DE PRENDRE
CONSCIENCE QUE
NOUS SOMMES DES
SÉLECTIONNEURS
MALGRÉ NOUS

— *La courbe de Gauss*

On pense qu'une répartition de notes est un phénomène naturel, et donc qu'il est normal qu'elle donne lieu à une courbe de Gauss.

Or une répartition de notes n'est évidemment pas un phénomène naturel analogue à une répartition de tailles ou de poids d'individus. D'autre part, même si c'était un phénomène naturel, pourquoi une telle courbe serait-elle centrée à 10 ?...

Une remarque à ce sujet : ce qui est un phénomène naturel, c'est la vitesse d'acquisition d'une notion par un élève. Il n'y a aucune raison pour que tous les élèves comprennent une notion nouvelle à la même vitesse. Mais lors d'une évaluation, si les règles du jeu sont bien définies, la situation est tout à fait différente : deux élèves ayant consacré un temps

différent à leurs révisions, peuvent avoir les mêmes résultats si les compétences exigibles sont acquises.

— *Confusion entre phase d'apprentissage et phase d'évaluation*

Pendant la phase d'apprentissage, il est normal que certains élèves éprouvent plus de difficulté que d'autres ; par suite, si on ne prend pas garde à différencier cette phase et la phase d'évaluation, on pourrait en déduire que le phénomène de constante macabre est normal, naturel.

Signalons à ce sujet que la phase d'évaluation représente une très petite partie du temps d'enseignement, 10% environ. Pendant la phase d'apprentissage, il est souhaitable de proposer aux élèves des activités riches, parfois sources d'obstacles ; sans oublier bien sûr de motiver les bons élèves. Mais ce n'est certainement pas en posant un exercice trop difficile un jour de contrôle que l'on fera progresser l'ensemble d'une classe. Au contraire, cela conduit le plus souvent au découragement d'une majorité d'élèves qui se rendent compte que leur travail n'est pas récompensé.

IL N'Y A AUCUNE RAISON
POUR QUE TOUS LES
ÉLÈVES COMPRENNENT
UNE NOTION NOUVELLE
À LA MÊME VITESSE

Conséquences catastrophiques de ce dysfonctionnement

Pour reprendre un titre qui a figuré à la Une d'un grand quotidien français : « *La constante macabre* » « *pourrit* » notre système éducatif »

Mentionnons quelques conséquences importantes de ce dysfonctionnement :

- Chaque examen est un concours déguisé. La lutte contre l'échec scolaire restera donc vaine.
- Échec injuste et artificiel de nombreux élèves qui, faisant partie des moins bons élèves d'une classe, ont une mauvaise note malgré leur travail et la compréhension des notions de base.
- Perte de confiance dans les rapports entre élèves et enseignants.
- Perte de confiance en soi des élèves français.
- Trop nombreux cours particuliers : il ne suffit pas de comprendre pour s'en sortir ; il faut absolument éviter de faire partie du mauvais « tiers » de la classe. Ainsi, chaque examen est un concours déguisé. On peut ainsi concevoir l'existence de si nombreux cours particuliers.
- Mal-être des élèves français à l'école. À ce sujet, il y a quelques années, une enquête internationale PISA a été particulièrement éloquente : sur 41 pays (250 000 élèves interrogés), la France occupe la dernière place dans le domaine du bien-être à l'école.
- Baisse inquiétante du nombre d'étudiants dans les filières scientifiques. Plus précisément, la sélection des élèves s'appuie souvent sur leurs résultats en mathématiques et en sciences physiques (à une époque, c'est le latin qui jouait ce rôle).

Par suite, ces disciplines, pourtant passionnantes, sont considérées comme des outils de sélection, difficiles, et plaisent moins. À ce sujet, citons le Ministre Hubert Curien, un Grand Homme que j'ai eu l'honneur et le plaisir de rencontrer et à qui je rends un chaleureux hommage :

« *La collusion trop fréquente entre éducation et sélection, stigmatisée par André Antibi, cause de réels ravages* » (extrait de la préface du livre « *La constante macabre* »).

LA CONSTANTE
MACABRE « POURRIT »
NOTRE SYSTÈME
ÉDUCATIF

LA SÉLECTION DES
ÉLÈVES S'APPUIE
SOUVENT SUR LEURS
RÉSULTATS EN
MATHÉMATIQUES ET EN
SCIENCES PHYSIQUES

Comment les professeurs obtiennent-ils « leur » constante macabre ?

J'ai repéré dix pièges dans lesquels les enseignants tombent inconsciemment pour ne pas échapper à la constante macabre. Je dois avouer que je suis pleinement victime des neuf premiers...

- Difficulté des questions posées : on pose au contrôle des questions qui ne ressemblent pas à celles que l'élève a déjà traitées.
- La question cadeau : il s'agit d'un phénomène bien français : « *En France, si un professeur est convaincu que tous les élèves répondront à une question, il ne la pose pas* »
- Des sujets bien équilibrés : lorsque l'on élabore le sujet de contrôle, on commence par des questions faciles (mais pas cadeau...), puis on y met des questions de plus en plus difficiles, et à la fin des questions pour les meilleurs qu'il ne faut surtout pas oublier. Je dois avouer que lorsque je fais un sujet de ce type, j'éprouve un réel sentiment de satisfaction, sans me rendre compte qu'en réalité je construis « ma courbe de Gauss »...
- Barème : pour illustrer ce point, je vais d'abord présenter une situation que j'ai souvent connue. Je dois corriger un paquet de copies ; je prends mon courage à deux mains, je fais un barème, et je commence à corriger. Première copie : 19 sur 20, deuxième copie : 18,5, troisième copie : 19,5, quatrième copie 20. Je devrais être satisfait, me dire que les élèves ont bien travaillé, que j'ai bien expliqué. Eh bien NON ! Je n'ai jamais pensé cela. Je me dis que ça ne va pas, et, très naturellement, sans aucune pointe de méchanceté, convaincu du bien-fondé de ma démarche, je réajuste mon barème pour que les notes soient plus « normales », c'est-à-dire (en France) plus basses...
- Rigueur dans la rédaction : quand on pense que le sujet n'était pas assez difficile, on est plus exigeant dans la présentation, dans la rédaction.
- Des sujets trop longs : quand on a l'impression que le sujet risque d'être trop facile, on le rallonge. Il s'agit en quelque sorte d'un phénomène de compensation...
- Au sujet de la longueur des sujets, on ne peut que déplorer une lacune énorme dans les programmes officiels : il n'y a pas un mot susceptible d'aider les enseignants à élaborer des sujets de longueur convenable. Cela semble surréaliste, mais c'est malheureusement vrai !
- À la recherche d'un beau sujet : ceci se produit davantage à partir d'un certain niveau d'études ; on essaie de présenter dans le sujet un point ou un résultat que l'on trouve intéressant. Motivés par un tel objectif, on oublie très souvent le paramètre « longueur ».

- Désir de balayer tout le programme du contrôle: au départ, l'intention est louable ; on veut éviter certaines injustices qui pourraient apparaître lorsque le sujet ne porte que sur une partie du programme. On est ainsi amenés à ajouter une ou deux « petites » questions, sans se préoccuper de la longueur du sujet.
- Faire en sorte que le meilleur élève ne termine pas avant la fin du temps imparti: on ne se rend évidemment pas compte qu'en élaborant un sujet dans cet esprit, on « macabrise » son évaluation, car il ne s'agit plus de tester des compétences clairement définies. Il faut au contraire se dire qu'il est normal que les meilleurs élèves terminent avant la fin de l'épreuve ; Il suffit alors de poser une question difficile hors-barème et non notée pour valoriser comme il se doit ce type d'élèves.
- Une drôle de générosité: le professeur pose un sujet qu'il sait long et difficile, puis il augmente les notes, par exemple pour passer d'une moyenne de classe de 7 sur 20 à 9 sur 20. Comme je l'ai signalé précédemment, c'est le seul « truc » que je n'ai jamais utilisé ; mais il ne faut surtout pas accabler les collègues qui utilisent ce type de procédé. La situation est tellement déplorable que chaque professeur s'en sort comme il peut.

Ce phénomène est-il présent dans d'autres pays ?

Non en général, sauf dans quelques pays qui, traditionnellement, s'inspirent du modèle éducatif français: Afrique francophone, Espagne, quelques pays d'Amérique latine, Belgique. Ainsi, dans ce domaine, la France est de plus en plus isolée dans le monde.

À ce sujet, signalons un fait particulièrement révélateur: au Québec, l'expression bien française « avoir la moyenne » est incompréhensible. Plusieurs professeurs canadiens interrogés à ce sujet avouent que cette tendance à prendre la note 10 comme repère est particulièrement surprenante, absurde.

Suppression de la constante macabre: des raisons d'être optimistes

- Une très forte majorité d'enseignants souhaite la suppression de la constante macabre.
- Soutien des principaux syndicats et des principales associations, dans l'enseignement public et dans l'enseignement privé: enseignants, parents d'élèves, élèves, étudiants, chefs d'établissement. La liste précise de ces soutiens peut être consultée en annexe, en fin de livre.
- Prise en compte de ce phénomène dans des textes officiels: Colloque au Sénat (2006), Rapport de la commission parlementaire Groperrin (2010)...

- Soutiens officiels au plus haut niveau: Ministère, syndicat des Directeurs Généraux des Services (précédemment appelés « Inspecteurs d'Académie »), association des Directeurs Diocésains...
- Très importante sensibilisation de la presse.
- Existence d'une évaluation adaptée au système éducatif français: le système d'Évaluation Par Contrat de Confiance (EPCC).

3 .LE SYSTÈME D'ÉVALUATION PAR CONTRAT DE CONFIANCE (L'EPCC)

L'ÉLÈVE DOIT PRENDRE
CONSCIENCE DU FAIT
QUE LES EFFORTS QU'IL
FOURNIT NE SONT PAS
VAINS, QUE LE TRAVAIL
EST UNE VALEUR
IMPORTANTE

Principal objectif: permettre concrètement et simplement à l'enseignant de se « libérer » de la constante macabre. Un système d'évaluation destiné à éradiquer ce phénomène a été expérimenté pendant trois ans. Il s'agit du système d'évaluation par contrat de confiance (EPCC). Ce système est très facile à utiliser et ne nécessite aucun moyen supplémentaire. Il est déjà mis en pratique par plusieurs dizaines de milliers d'enseignants. Cette méthode d'évaluation repose sur le principe de base suivant: l'élève doit prendre conscience du fait que les efforts qu'il fournit ne sont pas vains, que le travail est une valeur importante.

Réalisation pratique

- Programme de révision: une semaine environ avant chaque contrôle de connaissances, l'enseignant donne un programme très détaillé de révisions; plus précisément, il choisit et communique une liste de points (cours, exercices, commentaires de textes...) « balayant » toutes les notions fondamentales du programme officiel, déjà traités et corrigés en classe. L'élève est informé que les 4/5 environ de l'épreuve du contrôle porteront sur certains des points de la liste. Précisons qu'il *ne s'agit nullement de communiquer le sujet du contrôle à l'avance!* Cette liste, qui peut contenir certains points des programmes précédents, doit être suffisamment substantielle pour supprimer tout risque d'apprentissage par cœur immédiat.
- Séance de questions-réponses: deux ou trois jours environ avant l'épreuve, l'enseignant organise une séance de questions-réponses au cours de laquelle les élèves peuvent demander des explications ou des précisions sur certains points mal compris, qui figurent dans la liste de révision.

- Élaboration et correction du sujet : le sujet du contrôle doit être de longueur raisonnable ; il est normal que les meilleurs élèves terminent avant la fin du temps imparti. On peut alors leur proposer, par exemple, des questions difficiles, hors barème de préférence. D'autre part, les règles de rédaction, malheureusement absentes des programmes officiels, doivent être précisées par l'enseignant.

Les résultats

Les expérimentations de ce système font apparaître très clairement les points suivants :

- La constante macabre est supprimée.
- Les élèves font leurs révisions en confiance, bien moins stressés.
- Amélioration des relations Parents-École
- Les moyennes de classe augmentent de 2 à 3 points sur 20 mais cette augmentation n'est pas uniforme : les notes de certains élèves, découragés jusqu'ici mais travailleurs, peuvent augmenter de plus de 5 points.
- Les notes restent étalées, mais cette fois les élèves qui n'ont pas de bons résultats sont responsabilisés : ils savent pourquoi : trop de lacunes antérieures, manque de travail...
- Une très forte majorité d'élèves aime ce système.
- Point très important : les élèves, mis en confiance, travaillent beaucoup plus.

Ainsi, ce système n'est en rien laxiste. Il est destiné à supprimer la constante macabre mais aussi à encourager et à récompenser le travail.

4. DEUX TÉMOIGNAGES

Les deux témoignages qui suivent ont été réalisés lors d'un entretien que j'ai eu avec chacun des deux professeurs qui mettent en pratique le système d'évaluation par contrat de confiance. Dans le cadre du Mouvement Contre La Constante Macabre (MCLCM), ces deux collègues coordonnent un groupe de recherche sur la mise en pratique de l'EPCC.

CORINNE OTTOMANI-CROC,
PROFESSEUR DE MATHÉMATIQUES EN LYCÉE,
PREMIÈRE EXPÉRIMENTATRICE DU SYSTÈME EPCC
DÈS 2005, COORDONNATRICE MATHÉMATIQUES
POUR LE SECONDAIRE.

Elle répond à ma question sur le bien-être des élèves avec beaucoup d'enthousiasme : « Pour les élèves, ce qui change tout, c'est qu'ils n'ont pas un seul doute sur le fait qu'ils peuvent réussir. Leur inquiétude disparaît ».

LES ÉLÈVES, MIS
EN CONFIANCE,
TRAVAILLENT BEAUCOUP
PLUS

Elle poursuit : « C'est le jour et la nuit. La plupart des élèves, en mathématiques, se sentent capables de "gérer" et ont beaucoup moins peur de cette matière. Tous, au bout de deux contrôles EPCC, sont rassurés ».

Je lui demande ce qu'elle pense de la situation actuelle par rapport à l'époque où elle ne mettait pas en place le système d'évaluation par contrat de confiance. Elle répond : « Ce qui change tout, c'est qu'à chaque fois qu'on fait ou qu'on rend un contrôle, il n'y a pas ces petites têtes ravagées par le désespoir ; soit lorsqu'ils lisent le sujet, soit quand on leur rend les copies. À présent ce sont plutôt des "YESS!" ou des "YOUPI!", des "SUPER!" qu'on entend dans la classe ».

Elle poursuit : "Quand on rend le contrôle, ça change tout au niveau des commentaires, c'est tout un climat bienveillant qui s'instaure quand je leur dis : "Tu vois, je t'avais dit que tu pouvais y arriver!". Je les encourage à continuer ainsi. Ils sont ragailleardis. »

Elle précise alors concernant le bien-être du professeur : "Pour moi, c'est un bien-être absolu, la certitude et la conviction d'exercer la vraie fonction pour laquelle j'avais envie d'être prof. Je joue le rôle de partenaire, complètement, en phase d'apprentissage aussi. Je partage tout".

Elle poursuit alors en faisant référence aux enquêtes internationales : "Je me sens très concernée et très triste en tant qu'enseignante par les résultats de l'enquête internationale PISA selon

laquelle ce sont les élèves français qui font partie des plus malheureux à l'école. C'est un peu comme si, pour un boulanger, il ressortait que c'est en France que le pain est le moins bon.... Il est urgent que cela change".

LES ÉLÈVES
FRANÇAIS FONT
PARTIE DES PLUS
MALHEUREUX À
L'ÉCOLE

Elle termine alors : « On me dit souvent qu'avec l'EPCC, je ne prépare pas mes élèves au monde impitoyable qui les attend à la sortie de l'école. Ma réponse est sans détour : Premièrement, je ne crois pas du tout que le monde est impitoyable à l'extérieur de l'école. Parfois, d'ailleurs, il l'est bien plus à l'école. Moi, j'ai l'impression, au contraire, que j'ai aidé ces jeunes à se tenir droit, à se redresser tout au long de l'année et à sortir du lycée en ayant repris confiance en eux, mais aussi en nous, les adultes, dont ils avaient appris à se méfier. J'ai souvent aussi eu droit à cette réflexion de la part de collègues : « Corinne, attention, ils vont se croire tous bons » ; Là, j'avoue ressentir comme on dit « un grand moment de solitude ». Que répondre ? Tout ce que je sais c'est que je déploie une énergie folle à essayer de les persuader qu'ils sont tous tout à fait capables de réussir. »

GÉRARD LAUTON, UNIVERSITAIRE,
COORDONNATEUR « EPCC » POUR LE POST BAC

À la question: «Avez-vous remarqué une différence d'ambiance depuis la mise en pratique de l'EPCC?», il répond sans hésiter: «Oui, aux différentes étapes.»

Il poursuit: «Les élèves n'hésitent pas à poser des questions car ils disposent d'une liste précise ; ils pensent que c'est réaliste de tout comprendre. Ils n'ont plus l'anxiété de l'aléatoire de l'examen.»

Il précise alors: «Ce bien-être se manifeste aussi en phase d'apprentissage. Ils comprennent que c'est fructueux de bien s'investir.»

Je lui demande alors s'il y a une différence très nette avec la situation antérieure. «Oui vraiment. J'ai même gardé des relations avec d'anciens étudiants qui me font part de leur grande satisfaction d'avoir bénéficié de l'EPCC, en précisant que ce système a contribué à leur réussite. Cette situation se produit bien plus souvent qu'avant ; il n'y avait pas cette connivence qui résulte de la confiance».

Il précise alors: «Quand je parle de confiance, il y a aussi une confiance en eux-mêmes, qui a augmenté grâce à ce système.»

À la question: «La mise en pratique de l'EPCC a-t-elle un effet positif sur l'investissement des étudiants?», il répond: Oui car l'EPCC conduit à préparer le sujet de l'épreuve en explicitant mieux avec les étudiants les points essentiels du programme en termes de connaissances et de compétences. Cela rend plus visible ce qui est attendu d'eux. On peut attirer leur attention au cours des apprentissages sur les points-clés qui entreront dans la composition du sujet. On peut aussi mieux repérer en cours de route – et non après le couperet d'une épreuve classique – les notions qui suscitent des difficultés de compréhension.

Et il ajoute: «Lorsque néanmoins un type d'exercice a été moyennement réussi, on peut annoncer qu'il sera au programme d'une épreuve suivante, et permettre ainsi que chacun le comprenne mieux entretemps. En pareil cas, on peut valider les progrès accomplis d'une épreuve à l'autre dans le bilan et les notes de l'étudiant.

Et au sujet du *Contrôle Continu* : L'EPCC permet aussi d'éviter une *segmentation des connaissances et l'oubli d'acquis antérieurs*. Ainsi par exemple, en vue d'une épreuve en avril, on peut mettre de façon explicite dans la *cible de révision* un exercice relevant des enseignements de février. L'étudiant aura à cœur de se réinvestir dans une partie antérieure du programme, sachant que ledit exercice est dans la liste de révision. C'est une façon d'inciter sans piège à une plus grande cohérence des acquisitions tout au long du cycle.»

9. RELATIONS FAMILLE ÉCOLE : LE MÉDECIN SCOLAIRE (MÉDECIN DE L'ÉDUCATION NATIONALE)